

## Marc Strauss

### Stratégies de la psychanalyse \*

#### Argument

*En 1932, le traumatisme de 14-18 à peine élaboré, déjà se profile une nouvelle guerre. Freud, en réponse à Einstein, montre que la violence est constitutive du sujet, et par là inéliminable des liens sociaux.*

*Si la psychanalyse peut soutenir un sujet dans sa révolte contre la violence de son symptôme, la question de ses stratégies possibles contre les excès de la violence collective est toujours d'actualité.*

En 1932, Einstein, mandaté par la Société des Nations, s'est adressé à Freud et lui a tenu à peu près ce langage : « Le souvenir des atrocités de la précédente guerre commence à peine à s'estomper. Nous avons tout essayé pour éviter que ça recommence, et déjà la prochaine s'annonce. S'il reste quelqu'un qui saurait comment empêcher ça, ce ne peut être que toi. »

Freud ne lâche pas le fromage comme le corbeau de la fable, avec raison parce que ni lui ni Einstein n'avaient la moindre idée des horreurs qui les attendaient. Il s'en amuse même, et en profite néanmoins pour mettre en valeur la psychanalyse. En effet, à défaut d'éviter les guerres, elle peut alléger le poids des contraintes qui pèsent sur l'homme civilisé, d'abord celles qu'il doit s'imposer lui-même, mais aussi celles que le collectif impose à ses membres. La psychanalyse montre que beaucoup de ces contraintes sont excessives et qu'elles ont une part importante dans le déclenchement en retour de la violence, la guerre en étant la forme la pire.

Finalement, c'est comme pour les impôts, trop d'interdiction tue l'interdiction et génère l'insurrection. Plus personne du coup n'obéit à personne, si ce n'est à sa fureur passionnelle. La guerre traditionnelle était un exutoire régulé à cette violence, parce qu'elle distinguait les amis à préserver des ennemis à abattre. La guerre moderne en revanche a des limites structurellement indéterminées, dans le temps comme dans l'espace, elle est donc potentiellement partout et laisse chacun isolé. Nous en faisons

quotidiennement l'expérience. Du coup, le sujet n'a plus personne avec qui partager l'expérience de la tranchée, encore moins celle du camp, et sa vie se déroule désormais dans le cercle infernal de la soif du manque à jouir.

Günther Anders a très bien décrit ce changement dans un petit livre publié aux éditions Rivage, qui reprend un article dont le titre est « La haine à l'état d'antiquité », écrit en 1985. Cet article s'insérait, comme le précise la préface, dans un recueil regroupant plus de vingt contributions d'universitaires ou de chercheurs sur le thème de « La haine, puissance d'un sentiment indésiré ». Trente-trois ans après la correspondance Einstein-Freud, ce volume a été conçu à cause de « l'urgence à l'heure où s'accroissent le racisme et la xénophobie ». Aujourd'hui, nous ne sommes que trente-deux ans après ce volume...

Pour revenir à Freud, il n'est pas dupe de son espoir, il reconnaît qu'une violence acceptable pour le corps, que ce soit le corps propre ou le corps social, n'est jamais qu'une violence atténuée, fade au regard de la vraie, la brute, celle qui brise toutes les chaînes. De plus, trop de civilisation tuerait aussi la civilisation, par manque de combativité.

N'y aurait-il donc aucune solution à cette marche inexorable de la civilisation vers sa perte ? Cela n'a pas été la position de Freud, qui n'oublie pas qu'au combat participe une autre pulsion, de force égale, la pulsion de vie, au service de laquelle il mettait la psychanalyse, jusqu'à ne pas vouloir mourir avant d'avoir offert au monde son *Moïse et le monothéisme*.

Cela dit, depuis Freud, il y a eu Lacan, qui a pour sa part connu les atrocités en progrès de la Seconde Guerre mondiale. Quelle leçon en a-t-il tirée, en réponse à la pulsion de mort, née conceptuellement au temps de la première ?

Lacan a d'abord été freudien : d'une part, il n'a pas caché sa solidarité avec la révolte de Freud, dans « La direction de la cure », page 642 des *Écrits* : « Qui a grondé comme cet homme de cabinet contre l'accaparement de la jouissance par ceux qui accumulent sur les épaules des autres les charges du besoin <sup>1</sup> ? »

C'est même de sa propre révolte que Lacan s'est réclamé pour s'affirmer comme psychanalyste, en 1972, dans le texte du numéro 49 d'*Ornicar* ?, qui est la transcription par François Regnault d'une conversation entre lui et Jacques-Alain Miller. Lacan s'oppose radicalement à celui qui est présenté dans le texte comme son genre, et qui voulait l'associer à sa propre révolte, dans l'action politique à l'occasion violente. Lacan conteste l'efficacité de cette méthode, car elle ne peut que servir le discours dominant, qu'elle le sache ou non. Aucune illusion chez Lacan donc. Et pour ceux qui en

douteraient, il promet à son interlocuteur un échec sans rémission : « [...] de toute façon vous échouerez... vous échouerez car l'histoire depuis toujours tourne en rond. C'est la structure. » Et il conclut à l'adresse de son interlocuteur : « [...] dites-vous que vous êtes mince. Plus mince que moi, et je le suis déjà assez <sup>2</sup>. »

Lacan, au mois de mai 1967, un an avant celui resté dans les mémoires, dans *La Logique du fantasme*, avec sa formule qui fait notre thème de l'année, « l'inconscient c'est la politique », reste freudien aussi par la place qu'il reconnaît à l'inconscient dans les liens libidinaux nécessaires à la constitution des groupes humains. Mais à la répression excessive des pulsions, Lacan substitue la structure, ce qui rend la chose encore plus intraitable.

Néanmoins, comme Freud, il attribue une valeur positive à la psychanalyse. Parmi les références possibles, j'en retiens une, à cause de sa forme particulière. C'est une intervention orale de Lacan s'adressant à l'auditeur de France Culture, autrement dit à la fortune, au tout-venant. Lacan y a mis un soin extrême pour être audible par ce tout-venant, il est précis et limpide, sans rien céder pour autant à la rigueur du propos. Cette intervention se situe dans un contexte disons de « guerre » institutionnelle, en 1973, à Paris, au moment où se tient le 28<sup>e</sup> congrès de l'IPA sur le thème « Transference and hysteria today ». Lacan n'y était évidemment pas convié, ce que la journaliste qui l'interroge ne manque pas de lui souligner en introduction. Lacan se saisit donc de la parole que lui offre France Culture pour faire contrepoids à la psychanalyse qui s'expose dans ce congrès, c'est pourquoi il commence par dire : « Que je n'y sois pas invité ne veut pas dire que j'en sois absent. » Il insiste ensuite sur le poids de son enseignement et développe on ne peut plus simplement ce que révèle la psychanalyse de la condition humaine, et en quoi elle peut être utile.

Tout ce texte mériterait d'être écouté et lu avec attention. Il est disponible sur le site de Patrick Valas <sup>3</sup>. Gardons ici ce qu'il dit de la place de la psychanalyse dans la civilisation, au-delà donc de l'expérience de la cure et de sa confrontation au ratage du rapport sexuel qui fait le drame de chaque parlêtre :

« Bon, disons quelque chose de plus : l'analyse n'est pas une science, c'est un discours sans lequel le discours dit de la science n'est pas tenable par l'être qui y a accédé depuis plus de trois siècles.

D'ailleurs le discours de la science a des conséquences irrespirables pour ce qu'on appelle l'humanité. L'analyse c'est le poumon artificiel grâce à quoi on essaie d'assurer ce qu'il faut trouver de jouissance dans le parler pour que l'histoire continue.

On ne s'en est pas encore aperçu *et c'est heureux* parce que dans l'état d'insuffisance et de confusion où sont les analystes, le pouvoir politique aurait déjà mis la main dessus. Pauvres analystes, ce qui leur aurait ôté toute chance d'être ce qu'ils doivent être : compensatoires ; en fait c'est un pari, c'est aussi un défi que j'ai soutenu, je le laisse livré aux plus extrêmes aléas. Mais, dans tout ce que j'ai pu dire, quelques formules heureuses, peut-être, surnageront, tout est livré dans l'être humain, à la fortune. »

Arrêtons-nous quelques instants sur ce devoir qu'il attribue aux analystes : être compensatoires, des conséquences irrespirables du discours de la science. Remarquons que les discours ont toujours eu une fonction compensatoire à l'absence de rapport, mais ils opéraient en postulant une unité dernière, garante du système, Dieu, le père, un semblant en place de maître. En revanche, l'actuel discours de la science met à nu l'absence structurale de l'un du rapport sexuel, et de cela la psychanalyse prend acte dans sa praxis, dans la théorie de sa pratique.

En fait, la compensation psychanalytique est originale, parce qu'elle est apparemment paradoxale, oxymorique : l'effet compensatoire de son discours part du constat de l'impossibilité même de la compensation. Et il s'avère à l'expérience qu'en prendre la mesure, en prendre acte, pouvoir le dire à qui peut et veut bien l'entendre, s'avère un soulagement extraordinaire, et nous savons que le terme freudien pour dire soulagement est satisfaction.

Lacan situe donc la psychanalyse à l'instar de Freud, comme une assistance à la civilisation contemporaine. Pour Lacan, c'est même une assistance vitale, puisqu'elle est le poumon artificiel qui préserve la part respirable pour l'humanité.

Mais Lacan nous en dit plus, il nous dit ce que signifie faire respirer : assurer ce qu'il faut trouver de jouissance dans le parler pour que l'histoire continue.

Le propos est sans équivoque : le discours de la science compromet la poursuite de l'histoire, la survie de l'humanité, pas seulement parce qu'il fabrique des bombes atomiques, mais surtout parce qu'il n'assure pas dans le parler de trouver la jouissance qu'il faut pour que ça continue. Nous pouvons avoir là en tête l'essai de Fukuyama, *La Fin de l'histoire et le dernier homme*, qui a fait grand bruit dès sa parution, en 1992, près de vingt ans après les propos de Lacan. Cela dit, nous savons bien que l'histoire continue, et Huntington l'a doctriné avec le choc des civilisations.

En effet, le droit à la naissance que Lacan annonçait et qui fait notre actualité de PMA (procréation médicalement assistée) et de GPA (gestation

pour autrui) nous montre que la reproduction de l'espèce n'est pas en danger, et les réseaux sociaux semblent montrer qu'on n'a jamais pris autant de plaisir à communiquer qu'aujourd'hui.

La question est de savoir si l'histoire que nous voyons se continuer est la même que celle dont parle Lacan. Ainsi Fukuyama a-t-il renforcé sa thèse en parlant pour l'époque contemporaine de post-humanité, et nos *éthiciens* parlent de post-création à propos des manipulations du vivant que permet désormais la technique médicale, jusque dans le choix du sexe. Enfin, comme le disait Einstein, je ne sais pas comment se fera la prochaine guerre, mais la suivante se fera au gourdin.

Y aurait-il donc différentes jouissances dans le parler, et celle qu'il faut trouver pour que l'histoire continue n'est-elle pas n'importe laquelle ? Peut-être en effet que l'humanisation du petit d'homme ne se limite pas au droit à la naissance, et que la jouissance dans le parler comporte d'autres engagements que le *narcynisme*, pour reprendre le terme que Colette Soler a proposé en 2001.

Plus intrigante encore est la remarque de Lacan sur le bonheur que le pouvoir politique ne se soit pas encore rendu compte de cette fonction de poumon artificiel de la psychanalyse, sans quoi il lui aurait mis la main dessus et aurait empêché les psychanalystes d'être ce qu'ils doivent être, compensatoires. Autrement dit, le pouvoir politique n'aurait rien de plus pressé que d'étouffer la psychanalyse.

Pourquoi ce pouvoir politique voudrait-il débrancher l'outil qui rend respirable l'époque, ce poumon que Lacan précise être artificiel, car il n'y a pas chez lui d'idéal de retour à la nature ? Nous l'avons déjà évoqué, parce que le pouvoir politique est toujours au service du discours dominant, quels que soient les états d'âme de ceux qui se font profession de l'exercer.

Mais quand même, pourquoi la science ne saurait-elle tolérer un de ses propres produits, si ce n'est parce que la jouissance qu'elle assure se met en travers de ses propres visées, nier l'impossible dont se soutient pourtant le sujet ? J'ai déjà eu l'occasion d'évoquer le grand progrès que nous annoncent les statistiques et l'intelligence artificielle, par exemple avec la médecine dite actuarielle qui, dans le traitement des troubles, physiques ou mentaux, nous débarrassera enfin des impuretés de la subjectivité et des artefacts du transfert.

Pourtant que faisons-nous ? Que faisons-nous quand nous voyons nombre de nos collègues faire le siège du pouvoir politique pour que ce dernier reconnaisse la place du sujet ? N'est-ce pas se précipiter dans la gueule du loup, même si c'est au nom de l'autiste ou de celui qui est atteint de TDAH<sup>4</sup> ?

De même, nous pouvons lire dans un quotidien de cette semaine un de nos émérites collègues qui annonce sa participation au Forum, le Forum des idées... Pour décrire notre époque et les liens qu'elle constitue, il écrit : « Le Net et ses êtres numériques viennent se substituer au psychanalyste, à l'éducateur, au médecin, au directeur de conscience, au leader politique <sup>5</sup>. » Qu'est-ce que le psychanalyste vient faire dans cette brochette digne du *Balcon* de Genet ? A-t-il vraiment à revendiquer un rang à l'égal de ceux que vous me permettrez d'appeler les marchands du rapport sexuel, des figures toujours plus ou moins bouffonnes, marionnettes de leur inconscient comme du discours qui les tient ?

Il y a mieux encore, certains vont jusqu'à affirmer qu'il est temps que les psychanalystes tiennent la main des politiques. Comme par hasard, c'est celui-là à qui Lacan prophétisait qu'il allait échouer...

Mais sans aller aux extrêmes, pas plus tard que le week-end dernier, des collègues qui m'avaient invité dans leur ville me demandaient mon éclairage sur certaines questions, dont celle-ci : « De quelle façon et par quelles modalités parents, enseignants, éducatrices, éducateurs et opérateurs sociaux devraient-ils s'orienter afin de soutenir et accompagner la construction psychique de chaque enfant, dans sa subjectivité et singularité, dans son devenir sujet, adulte et citoyen responsable ? » N'y a-t-il pas là une maldonne fondamentale, qui accompagne le freudisme depuis toujours, mais qui finit par l'étouffer ?

En tout cas, avec ces offres si pleines de bienveillance, nous sommes loin de la peste de Freud, et loin aussi de Lacan et du succès qu'il se targue d'avoir longtemps réussi à éviter. Il le dit dans son « Discours à l'ÉFP <sup>6</sup> », de décembre 1967 – je dois à Sol Aparicio d'avoir relevé cette perle dans le texte : « Je ne vous ferai pas l'injure d'arguer des bénéfices que l'École tire d'un succès que j'ai longtemps réussi à écarter de mon travail et qui, venu, ne l'affecte pas. »


Alors, pour conclure, si nous posons la contingence comme la règle de la transmission virale de notre discours, nous devons essayer de favoriser cette contingence, en sachant aussi que nous ne sommes jamais assurés de ne pas faire obstacle. En sachant aussi, comme le dit Lacan à la fin de cette interview, que ce n'est pas dans nos entassements de colloques et de productions littéraires que se fait le travail, il se fait ailleurs, dans la pratique analytique...







Cela dit, la question reste posée : comment faire entendre notre offre, par où pouvons-nous faire passer le reste de voix qui nous est alloué, sans faire de fausses promesses ? On connaît mon point de vue, qui ne résume

pas toute la question, loin de là, mais qui me paraît un préalable évident : la fortune, aujourd'hui, ce n'est plus seulement France Culture, mais a aussi et surtout pour nom Internet et YouTube. Pourquoi nous obstinons-nous à nous en priver ?

*Mots-clés : malaise dans la civilisation, guerre, discours de la science, discours de la psychanalyse, stratégie de l'École.*

---

\*  Intervention au séminaire EPFCL « L'inconscient c'est la politique », à Paris le 12 octobre 2017.

1.  J. Lacan, « La direction de la cure », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 642.
2.  F. Regnault, transcription d'une conversation entre J. Lacan et J.-A Miller, *Ornicar ?*, n° 49, Paris, Agalma, 1998, p. 11.
3.  <http://www.valas.fr/Jacques-Lacan-Declaration-a-France-Culture-en-1973,083>
4.  TDAH : trouble du déficit de l'attention.
5.  R. Gori, dans *Libération*, 9 octobre 2017.
6.  J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 261-281.